

Être en désaccord est une chose, mais se positionner vertement contre en est une autre. Résister ou affronter est tout-de-même une action extrêmement coûteuse en énergie. J'admets qu'il faille défendre ses positions, sa position, mais est-ce inéluctable ? Et puis j'aimerais préciser, si c'est nécessaire, qu'il n'est pas nécessaire d'affronter ou défendre. Le fluide est déjà une autre voie, en tout cas une des premières qui me vient à l'esprit. Ou alors la fuite comme mouvement subsidiaire intéressant. Je crois que ces options dépendent beaucoup du stade d'enlissement dans lequel on se trouve. Ou du degré d'immersion, selon le point de vue duquel on considère la chose. Si l'on se situe du côté de la figure de l'opprimé, défendre paraît déjà une bonne première posture. Se défendre ; ou défendre quelqu'un ; ou défendre quelque chose. Ou un groupe d'uns, ou quelques choses. S'agissant de défendre, l'adversaire peut très vite considérer le défenseur comme un agresseur, ou bien un lâche. Se protéger est parfois vu comme une attitude de couardise, de peur. Mais être offensif dans la défense tend également vers l'agression, chose qui semble globalement péjorative ou à déplorer. A déplorer parce que se défendre n'est pas en soi faire de malmais protéger les siens ou soi du mal produit et reçu des autres, en tout cas du non-recherché ou non-voulu. Or ces autres ne sont pas forcément conscients de leur agression ou leur oppression, et s'en défendre, même légitimement, peut leur paraître comme une agression à leur égard. Pire, un non-oppresseur, ou simple approbateur passif de l'oppresseur, se sent parfois concerné par la défense vue comme agression et en est d'autant plus touché qu'il n'en est ni consciemment le déclencheur ni inconsciemment la cible. Il n'accepte pas, et je peux le comprendre, d'être un dégât collatéral subissant les foudres défensives de l'autre, en l'occurrence nous ou moi dans la situation initiale. Or l'attitude de défense constitue un rempart, une barrière, une frontière, ou tout poncif métaphorique du champ lexical considéré. Et l'approbateur passif de l'oppresseur ne peut pas comprendre l'existence de ce rempart qui ne l'inclue pas. Parce que le rempart ne se préoccupe pas de savoir si son approbation est consciente ou inconsciente, recherchée ou par défaut. Difficile de se défendre tout en définissant précisément le degré d'implication de tout un chacun contre qui se défend.

Et puis se défendre veut-il dire inéluctablement exclure ? Ou en tout cas ne pas intégrer ? Se protéger de est aussi flou que s'en prendre à. A priori la question principale en jeu ici est d'être précis dans la définition, la perception exacte du positionnement de chaque protagoniste impliqué de près ou de loin. Cette précision me semble très compliquée à formuler mais essentielle à tendre vers. Car si je me défends ou si nous nous défendons, et qu'un approbateur passif le perçoit comme une agression à son égard, alors je ou nous reproduisons le lien relationnel ou structural contre lequel nous nous positionnons. Il est possible de voir cela comme un retour de bâton, c'est-à-dire un retournement de situation à notre encontre, un peu esprit vengeur, ou de voir cela comme un prolongement linéaire, de se situer en tant qu'étape sur un axe non acceptable car oppresseur et agressif, ou de voir cela comme une défausse, une strate verticale, sur une pyramide hiérarchique. Dans ce dernier cas, c'est un peu le schéma managerial classique du micro-système entrepreneurial interne, où le cadre reproduit en exponentiel et démultiplié ce qu'il subit de la strate supérieure, mais souvent de manière collatérale et éclats de boucliers. Cette démultiplication éparpillée de la frustration ou de l'oppression m'apparaît assez facilement comme à éviter à tout prix. Même si cette supposée facilité est plus rapide à formuler qu'à appliquer pratiquement et absolument, je m'évertue en l'occurrence à l'assumer. Je dirais donc qu'il nous faut l'identifier comme « à éviter », à tendre vers sa non-reproduction jusqu'à disparition. Si la défense est une étape sur un chemin linéaire d'oppression, alors elle n'est qu'une petite bulle, une enclave qui en préserve les résidents sans en préserver les suivants ou les futurs. D'ailleurs se défendre ou se protéger de n'a jamais été un moyen efficace de détruire la source de ce contre quoi l'on se défend. Peut-être que des exceptions ou des anecdotes appuieraient la contradiction de ce que je viens de dire. Mais ces exceptions contiennent à mon avis une grande part d'agression couplée à la défense. D'ailleurs, la notion ou la posture de défense n'est pas incompatible avec une autre posture apparemment contradictoire. Des actes peuvent être exclusivement consacrés à défendre une personne, une idée ou un bien, et être suivis sans compromission par un acte d'agression, de contre-attaque, ou de fuite ou de glissement. Répondre par l'agression pour défendre est une solution à penser, à réfléchir. Agresser repousse,

replie. Sans tomber dans de la tactique pseudo-militaire amateurisante, agresser une idée ou une personne la pousse soit à se défendre à son tour soit à affronter brutalement jusqu'au choc. Tout cela paraît relever de la violence pure et donc problématique. Il s'agit en tout cas d'une action difficilement rétroactive, ou suivie d'une pacification ou d'une résolution du problème, ou d'une autre attitude. Car la violence, pour dire les choses avec un peu de premier degré déjà vu, engendre la violence.

Cependant, la violence n'est pas à exclure d'office. Je voulais simplement rappeler son côté cyclique inhérent. Peut-être faudrait-il alors envisager la violence potentielle comme substitut d'une violence effective aux effets pervers ? J'entends par violence potentielle l'évocation physique, visible, implicite, murmurée ou instinctivement anticipée d'une violence à venir et à déployer. On pourrait même résumer la définition en un mot : menace. Une masse de gens au repos, par milliers, est forcément perçue comme disposant d'un potentiel de violence inouïe en cas de déploiement brutal de celle-ci. Je suppose qu'un comportementaliste saurait nous détailler l'attitude révélatrice d'un individu ayant à s'adresser avec charisme à plusieurs centaines d'autres, et la comparer à celle d'un s'adressant à un. Je suppose que vous comme moi imaginez la scène, mais un peu de précision scientifique ne nous ferait pas de mal. Toujours est-il que nous pouvons considérer la violence potentielle comme effectivement réelle en termes de perception. Je parle d'ailleurs de violence, alors que l'on peut aussi étendre à puissance potentielle ou volonté potentielle. Développer sa puissance d'appréhension du monde et du réel alentours est perceptible par l'Autre, par autrui. Développer cette puissance potentielle ou cette violence potentielle reviendrait-il donc à ériger une sorte de rempart en devenir ? Une posture de défense éventuellement agressive et hargneuse mais actuellement en latence ? Si ma violence potentielle est explicite, comme dans le cas d'une course à l'armement destiné à n'être jamais utilisé, je développe une stratégie efficace mais tout-de-même oppressante. Développer l'apparence de ma violence potentielle ou de notre violence potentielle revient un tant soit peu à ériger une figure écrasante, déjà productrice d'une violence envers un autrui toujours autant inconscient ou peu conscient de l'être, cible de la violence. Ainsi je me barricade, je m'équipe, je m'arme, je m'entraîne, je me constitue un propos de justification ou de préparation à l'affrontement, je stocke des éléments nutritifs ou littéraires, je développe mes capacités techniques et mes compétences de lutte et de défense, j'épaissis un corpus idéologique propice à me sentir à l'aise avec mon action violente. Le je est ici à équivalence avec un nous, un ils, ou un tissu de relations constituantes de communauté. Donc ma violence potentielle est explicite et écrasante, et en agissant ainsi j'intimide. Or intimider est un dérivé de dominer, un exégète à la portée de tout un chacun, la domination pour les nuls, la hiérarchie pour pas cher. Intimider peut aussi être lié à impressionner, surtout lorsqu'il s'agit de violence potentielle à développer. L'individu ou le collectif impressionné est alors à mon avis réduit à un niveau hiérarchique inférieur, dans le sens de « réduit à recevoir verticalement ». Cette verticalité que produit la violence potentielle est contre-productive ou paradoxale lorsque l'origine de cette action est justement de se défendre de la verticalité. De plus, je ne peux m'ôter de l'esprit que développer l'apparence d'une violence potentielle a quelque chose de présomptueux, de factice, d'un peu vaniteux et de rapidement vide de contenu. Je m'explique : présomptueux dans le sens de la prétention à, de la volonté ou de l'envie de faire croire que. Cette envie est une envie d'image, d'apparence, de façade. Le visuel prend le pas sur le contenu et s'inscrit dans le processus outrancier de spectacle qui nous berce et fonde actuellement notre contexte social et culturel. L'image produite pour bâtir cette perception de violence potentielle peut-être factice ou véridique, escroquerie ou révélation. Il n'importe plus étant donné que la perception du potentiel prime sur l'efficacité de l'acte, sur l'effectif du modus operandi. Vaniteux également en ce qu'elle n'a de fin en soi que d'apparaître, et son apparition se suffit à elle-même. Cette apparition implicite ou explicite n'invite plus ensuite à tendre vers, à faire basculer, elle existe pour exister et souhaite faire effet par satisfaction de sa présence à percevoir. Il y a quelque chose de baroque dans cette violence potentielle, en tant qu'existence et prétention à révéler cette existence et cette prétention. Tel le penseur antique qui n'a cure de la violence potentielle du grand empereur macédonien conquérant du Vieux Monde et de l'Orient, un comportement de non-

intérêt, de non-considération, la désamorçage aussitôt. Ne pas considérer la violence potentielle la détruit, ou la rend caduque en tant que potentiel, et celle-ci n'a plus alors qu'à s'estomper au profit de la violence effective. Ce qui est précisément ce qui nous pose problème, en terme de cible de l'agression et d'exclusion du collaborateur passif. Car la violence potentielle s'appuie aussi sur un ou des éléments fragiles, qui ont à s'organiser pour l'engendrer. Et l'esprit habile, depuis le philosophe mendiant, peut décider de n'y voir que ces éléments fragiles et la rendre obsolète, la rendre à sa prétention et sa vanité. L'hostis nous apparaît donc vraiment comme problématique et difficilement appréciable, chargée qu'elle est d'une ambiguïté soit vicieuse et cyclique soit creuse et prétentieuse. Les degrés de fluctuations et de nuances entre ces deux pôles définis sont à mon avis multiples et intéressants, mais je ne puis les définir tous maintenant. Considérons donc que la violence potentielle glisse sur l'indifférence pour perdre toutes prises, et qu'il s'agirait peut-être d'agir comme prise glissante, comme fluide. Je parle de fluide pour qualifier l'attitude glissante et communément réduite au terme dandy, qui ne reçoit l'agression du vertical que comme fait non affectant. L'individu fluide ne pense qu'à l'ombre qui le prive de soleil, sans se préoccuper de qui l'engendre ou de quoi elle provient. Si je ou nous décidons d'agir en fluide, alors nous abandonnons les remparts, les contre-attaques, le potentiel violent et l'image qu'il produit. Etre fluide ou être en fluide, ou agir en fluide, c'est être reptilien. C'est, il me semble, à la fois se mouvoir en serpent en eaux troubles et être immergé, investi, submergé par l'eau trouble. Le fluide glisse parmi les hiérarchies en quinconces qui se présentent à lui. Quand un affrontement a lieu, le fluide s'entretient avec tous les camps en vigueur sans s'affilier à aucun ni je crois se soumettre ou se corrompre. Agir en fluide requiert une grande habileté d'esprit, une agilité relationnelle d'envergure mais souple et discrète. Le rempart ou le potentiel peuvent être visibles, apparents, mais effectivement inopérants car non-nécessaires. Peut-être que l'être fluide agit mieux à l'affrontement en ce sens que l'affrontement ne l'affecte pas. L'agresseur s'attaque à des leurres, des épouvantails, des trompe-l'œil. L'être fluide m'apparaît comme trappe piégée sous le pied de l'explorateur pillier de tombeaux. L'être fluide n'a que peu de considérations ni pour l'ennemi ni pour l'affilié d'opinion, car il vogue entre les deux afin d'être hors de portée. En terme de partisanisme, il ne se situe pas, ou faussement. Lorsque la verticalité vient frapper, elle frappe la fausse piste. Il ne s'agit pas de couardise, a priori. Je pense qu'il s'agit davantage d'adresse à esquiver. Or esquiver devient singulièrement s'extirper, s'extraire, dans son développement ultime. D'ailleurs l'être fluide n'esquive pas le coup, il le laisse lui glisser dessus. Car l'être fluide ne sait ou ne saurait définir précisément son ennemi, ou ce dont il pourrait avoir à se prémunir, pas plus que l'être rempart ou l'être violent potentiel. Il ne sait distinguer le coupable du précédemment cité approbateur passif. Je crois qu'être fluide revient en plus à être peu partisan, voire à l'opposé, et que la définition ou tout du moins l'identification de ces éléments est encore moins précise. Car le partisan adhère à une idéologie ou une schématisation qui lui prémâche le travail, qui lui explicite la situation de chaque élément et lui fournit une grille de lecture et d'interprétation de leurs actes et leurs êtres. Donc le partisan est celui qui d'emblée classe davantage et identifie ce qu'il combat et ce qu'il défend. Or l'être fluide étant une sorte d'antithèse du partisan, il n'est pas difficile d'imaginer le flou identificatoire qui agit sur lui. Ainsi voué à ne voir que des formes peu différentes, voire indifférenciées, être fluide complique l'action ciblée ou l'idée ciblée, jusqu'à une forme de nuage vaporeux de pensée. Je crains qu'être fluide soit proche d'être flou, ou d'être mensonge. Sans défendre quelque idée de vérité, cela va sans dire. L'être fluide peut faire du tourisme en no man's land, voquer à ses occupations entre deux fronts de combat. Il identifie les éléments l'environnant en fonction de lui, et non dans leurs relations entre eux. Je vois l'être fluide, et je ne crois pas être le seul, comme une forme aboutie et attirante d'être au monde impénétrable, inattaquable, impossible à plier ou soumettre. Il se rit de la pression, sourit face à la menace et ne porte aucune attention au contrôle biopolitique ou rhétorique dialectique. Le monde glisse sur le fluide. Etre fluide m'apparaît constituer l'incarnation parfaite de l'idée, de la pensée libre, dans le sens libre de contrôle et d'emprise. C'est être à soi, être aux autres s'il le faut vraiment, être en mouvement et en sinuosité aléatoire. Cependant, il y a un bémol, une facette constituante qui fait que cet être fluide n'est pas devenu facteur ou déclencheur de bouleversement, de retournement du

rapport dichotomique ou de chute du vertical. En effet, l'être fluide est éter, en tant que particule d'un tout. Il est donc individu, unicité, entité. Définie dès le départ, elle doit rester indivisible ou non soluble, son être doit survivre à l'éparpillement. Cette entité, individu ou groupe fixe, somme de molécules biologiques ou individuelles, se déplace en bloc, en chose fixe bien que sinueuse, dont seule l'apparence évolue ou produit des formes leurres. Son noyau doit se maintenir dans le temps et dans l'espace, ainsi que dans l'idée, dans la volonté d'être fluide. Or là où le bas blesse, cette entité être fluide est exclusive. Elle n'inclue ni idée ni être autre, elle ne transmet pas son être, car en le faisant elle agirait en contre-fluide partisan producteur d'un credo, d'un modèle identifié. Pour transmettre son être fluide à autrui, l'être fluide doit révéler ce qu'il est derrière ou à côté de son image glissante et leurre, et ce faisant se rend visible, criticable, destructible. En communiquant ce qui le meut, il le désagrège corrolairement. L'illusion ou le mensonge ne sont pas transmissibles en ce qu'ils sont à dissimuler initialement, à se faire passer pour autre.

De ce fait, l'être fluide avance, se déplace, agit, au prix d'un isolement plus profond que la simple dissimulation. Ce point ici abordé et problématique n'est pas l'illusion ou la posture factice qu'adopte le fluide, c'est l'isolement intrinsèque qui résulte de son positionnement. Trivialement, plus nombreux sont ceux inclus dans la confiance, moins celle-ci a de chances d'exister préservée et intacte. Or l'être fluide repose entièrement sur cette unicité agile et souple préservée. De ce fait, il semble condamné à l'isolement. Cet isolement est une somme de »je garde pour moi ce que je suis » jusqu'à se détacher totalement des prises alentours. Les liens et relations véritables qui relient à autrui et constituent le réseau comme communauté en circulation entre singularités, ne peuvent être produits sincèrement. L'être fluide doit les imaginer, les inventer de manière efficace, au dépens de l'échange véritable, du partage vivace et égalitaire. Cette fausseté, ce plagiat de véracité partagée provoque l'esbrouffe, le mensonge appuyé, la duperie, s'il est mené jusqu'au terme. Ainsi le dupé en relation avec l'être fluide, le frustré pourrait-on dire lorsqu'il sent, perçoit ou constate le leurre, ne peut qu'être en-deça de. Une verticalité apparaît inévitablement, le mensonge étant unilatéral et unidirectionnel. Cette verticalité s'inscrit certes plutôt de manière oblique, car indirecte et peut-être involontaire, mais elle n'évite toutefois la mise en place d'une hiérarchie protoyypique et brute. L'exclusivité de l'être fluide l'isole, l'empêche de nouer relation et communauté, le déservant finalement contre son gré ou sa constitution même. Son existence dépend de cet isolement de survie et le condamne à agir seul. Sur lui glissent les dominations ou les impositions, les obligations, les contre-discours, les arguments d'opposition. Peut-être faut-il voir dans ce glissement une piste à creuser, quand à une attitude à envisager d'évitement. Le pas de côté au dernier moment sous l'ombre du projectile. Pas de côté habile, ou saut maladroit. Eviter l'affrontement ou la structure non désirée peut se faire infimement, visiblement ou rapidement, avec panache ou avec emportement. Ces tentatives d'évitement se font de manière joyeuse fière ou paniquée. Mais je crois qu'il s'agit dans tous les cas de ce que j'appelais au début la fuite. Fuir ne s'associe pas obligatoirement à la lâcheté, je viens de le préciser. Eviter au dernier moment les cornes du taureau fulminant revient à fuir le contact sans être lâche pour autant. Ce ne peut être pris pour une attitude de défense, d'agression, ni de contre-attaque, ni de violence potentielle, ni non plus d'être fluide. Dans ce dernier cas, le taureau ne charge même pas. Ainsi donc la fuite est autre. Elle pourrait être classée en deux parties, ou deux catégories, c'est selon. L'esquive serait la fuite du choc tout en le contemplant, en lui faisant presque face, en maintenant une distance spatio-temporelle courte. La course consisterait quand à elle à s'éloigner de la source ou de la zone du choc, soit donc de l'objet qui la cause soit de l'énergie physique ou intellectuelle déployée par l'impact. Le coureur et l'esquiveur sont donc deux types de fuyards, définition non exhaustive cela va sans dire. Loin d'être péjoratifs, ces qualificatifs doivent être pris comme des éventualités à étudier avec attention et rigueur amateur. Le coureur n'est pas pire ou mieux que l'esquiveur, ceci a priori. Il s'éloigne juste de ce qu'il cible comme agresseur, ou élément qu'il refuse de rencontrer. Car le choc pré-cité est issu de la rencontre plus ou moins voulue de deux objets, qu'ils soient sujets humains, êtres vivants ou masses physiques, idées philosophiques, arguments rhétoriques ou sentiments relationnels. La rencontre est l'entité volatile mais visible que fuit le coureur. Car de la rencontre naît une modification de la structure et de

l'intégrité de chacun des objets sollicités. Et vouloir préserver cette structure d'une altérité brutale et potentiellement douloureuse peut aisément se comprendre. Bien que possiblement qualifiable de conservatrice, la décision d'épargner du choc et de sauvegarder la structure n'induit pas la durée de cette sauvegarde. Ainsi le coureur fuyard peut très bien agir ainsi par petites séquences, lors de phases courtes, à fréquence variable. Rien n'indique en amont si ce coureur agit perpétuellement et avec une intensité continue dans le temps, ou s'il agit ainsi par saccades. Tout dépend évidemment du choc attendu. Le coureur a à identifier le choc futur, et son action sera alors corollaire à son interprétation du danger. Il n'a que ses propres outils de perception pour anticiper l'affrontement à venir, et de la même manière que le rempart, il peut se tromper lourdement. Les conséquences d'une erreur ne sont définissables à présent, mais toujours est-il que le coureur qui ne fuit pas quand il le faut et qui stagne quand il ne faut pas, selon les critères établis par lui-même, s'expose à des altérations conséquentes. Ces altérations peuvent être positives ou négatives, amélioratives ou régressives, là n'est pas mon propos et mon objectif. Mais l'altération est bel et bien là, conséquente et malencontreuse.

Le coureur n'a alors d'autre choix que de tirer enseignement de sa mauvaise perception. Il risque alors de réagir de deux manières, éventuellement complémentaires ou concomitantes. Tout d'abord son attention sous tension sera accrue, dans un élan exponentiel de paranoïa. La surveillance augmentée de son contexte ne veut pas dire que sa perception en sera plus juste ou pertinente. Au contraire même, je crois. Loin d'avoir la tête froide, le coureur s'empêtre dans le souvenir du dernier choc et dans l'angoisse d'un prochain imminent. Il peut en résulter une confusion extrême, qui risque fort de troubler l'interprétation des éléments environnementaux. Il va sans dire que le coureur devient un peu guetteur, girouette de surveillance aux yeux écarquillés et au buste pivotant, prête à détalier à tout signal associé de très près ou de très loin à une menace. Cet état de stress permanent ne me semble pas attirant et a tout l'air d'un cercle vicieux épuisant. Or le coureur peut réagir d'une deuxième manière suite à son erreur. Cette deuxième réaction est même la plus confortable donc la plus probable. En l'occurrence, le coureur retient son erreur et son manque d'attention, et résout ce manque par une réaction convexe, une réaction du désamorçage du manque et de ses conditions. Courir sans arrêt, fuir en permanence résout effectivement l'absence de perception juste. Le coureur s'échappe alors de tout questionnement, de toute perturbation soumise à son analyse. La moindre modification ou apparition au sein de son contexte environnemental le pousse à courir un peu plus loin. La distance est perpétuelle à rechercher, car je peux affirmer sans trop m'avancer que les éléments qui nous entourent ne sont jamais figés ou définitifs tels quels. Davantage, notre interprétation, fondée elle-même sur notre perception sensorielle et intellectuelle, fluctue et évolue sans cesse en fonction de critères propres et iternes que je ne saurais préciser maintenant. Donc les éléments, les événements et nos conclusions sont sans cesse en mouvement, sans cesse secoués de remous et de déformation. Et le coureur ne peut donc jamais se reposer s'il choisit de ne plus faire confiance en son analyse et son interprétation. Il se retrouve forcément condamné à fuir sans cesse, sans prendre compte de son épuisement et de ses ressources, sans accorder d'attention à ceux qui voudraient le retenir. On parle parfois de fuite en avant pour ce genre de coureur, car il ne s'agit ni de lâcheté ni de recul, mais bel et bien d'une traversée à toute vitesse d'espaces et de temps multiples et successifs. Le coureur déchire la toile, traverse l'écran, foule les mots et les êtres, sans se préoccuper de la trajectoire empruntée tant qu'elle lui permet de ne pas freiner. Un tel coureur est donc apparemment isolé, seul, tel un projectile, et ne peut résoudre sa solitude que s'il court avec un ou des partenaires qui d'un tiennent sa vitesse, de deux ne le font pas les fuir.